

Miroir double

Marguerite Andersen, *De mémoire de femme*, Ottawa, L'Interligne, collection « BCF », 2002, 355 p.

Paul Savoie

Number 117, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Savoie, P. (2002). Review of [Miroir double / Marguerite Andersen, *De mémoire de femme*, Ottawa, L'Interligne, collection « BCF », 2002, 355 p.] *Liaison*, (117), 54–54.

De mémoire de femme

Miroir double Paul Savoie

Relire *De mémoire de femme*, le premier roman de Marguerite Andersen, après avoir parcouru l'œuvre entière de cette auteure importante, donne une drôle de sensation.

Tout d'abord, on est conscient de se retrouver à un ancien carrefour, celui d'une œuvre de départ, mais aussi d'être déjà allé beaucoup plus loin dans le parcours qu'annonce cette œuvre.

La réédition de ce roman sert donc de miroir double. Elle permet d'abord de redécouvrir le roman dans sa substantifique moelle et de puiser à même les sources que fait ressortir l'auteure, de se référer aux mêmes points de repère dont disposait l'auteure au moment de tracer le premier jalon d'une œuvre considérable. Car ce roman sert de point de convergence entre un passé bien rempli et un présent qui donne forme aux premiers jets d'écriture.

L'auteure nous convie à cette table d'hôte où tout un monde se révèle à nous, en même temps que cela est révélé à l'auteure. Car ce roman se situe bel et bien à l'instant même où un ouvrage prend forme, où une auteure assume son rôle d'écrivaine et se donne les moyens de mener à terme son projet. C'est un instant de grand courage, rempli d'espoir et semé de risques. Mais déjà, au moment où s'entame cette démarche, Andersen a tout un acquis, une grande maîtrise de son art, une connaissance profonde d'elle-même, un sens d'innovation et le goût du risque, qualités qui lui serviront tout au long de son cheminement à venir. En deuxième lieu, ce roman, lu vingt ans après son édition princeps, permet de découvrir la manière dont l'œuvre postérieure nourrit à rebours ces premiers instants littéraires. Car, d'une part, l'œuvre qui suit s'enrichit, débouche sur d'autres lieux, d'autres univers, mais revient toujours au point de départ. Cette première œuvre est si forte et si complexe qu'elle contient déjà tout ce qui va suivre. Il existe donc une sorte de symbiose entre le contenu de ce roman et les divers contenus qui s'y ajouteront. Et tout cela se fait sans que l'auteure ait à se répéter. Le matériau de base est tellement riche et l'auteure maîtrise tellement son art qu'elle réussit à puiser sans cesse à cette source tout en la renouvelant inéluctablement.

Je trouve fascinant que le casier qui sert de contenant pour tout ce qui doit finir par représenter la vie de l'auteure (par l'entremise de son personnage) contienne 115 compartiments. Si l'on additionne ces trois chiffres, cela donne 7. Et, selon la théorie des nombres, le «sept» représente toujours une complétude, un ensemble, quelque chose qui s'apparente à la perfection. Ce roman se veut un ensemble. L'auteure veut contenir ce qu'elle est et a été, ce qui l'a façonnée. De ce fait, puisque les bribes qui nous façonnent

servent de balises pour ce que nous allons devenir, elle contient la vie qui en découlera. Et, tout comme le roman, cela demeure vrai et faux tout à la fois. Car, même dans le roman, le personnage est l'auteure; mais puisqu'il s'agit de fiction, le personnage préserve sa vie propre, son indépendance. La vie réelle qui sert de matériau se transforme donc en vie inventée. La vie alimente la fiction; la fiction redéfinit la vie. Et, à la fin, quelle est la vraie vie? Puisque Marguerite Andersen est auteure jusque dans la moelle, la vie sera constamment réinventée, de sorte que la lectrice ou le lecteur se retrouvera devant le même miroir, à la fois révélateur et trompeur.

L'auteure construit son œuvre; mais, du coup, elle la déconstruit. Donc, mouvement double; dialectique constante. Et que dire de ce passage astucieux entre le concret et l'abstrait! Les bribes de vie passée seront remémorées mais réduites à une note ou à un mot inscrit sur une fiche, placée dans un des compartiments. Le concret, c'est la vie que nous raconte l'auteure. Mais cela devient abstrait dès que le travail d'auteure s'en mêle. La vie est ainsi rendue, mais également transformée, réduite à des mots, des phrases. Donc l'auteure récupère; retravaille, remanie, contextualise, donne de nouvelles dimensions à tout ce qui a été, se fait présente à sa propre vie, se rend absente, distante.

Heureusement que l'auteure manie bien les mots et les phrases, qui demeurent simples, limpides. Car, à la manière de Duras, qui a cette même tendance à jumeler propos abstraits ou théoriques ainsi que narration vive, existentielle, tout coule chez Andersen. On se retrouve vraiment dans le domaine du récit pur. Même si on assiste souvent à un travail d'accumulation (de faits, de détails), on n'a jamais l'impression d'un entassement, d'un enchevêtrement. En fait, on se trouve devant quelqu'une dont l'art principal consiste à élaguer et à simplifier. Andersen, avec astuce, se montre à la fois très complexe (par la forme, l'expérience, la théorie, le contenu) et simple (sur le plan du style, de l'expression). Comme si elle dansait sur deux plateaux simultanément.

On se trouve en présence d'une œuvre qui a commencé à se construire il y a vingt ans, d'une expression architecturale du contenu de l'œuvre à suivre, et d'une œuvre qui continue à se construire dans plusieurs directions. Un véritable casier aux dimensions multiples. Voilà ce qui témoigne d'une réussite et d'une dimension créative qui ne finit jamais d'éblouir. ●

Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. Il vit présentement à Toronto.



Marguerite Andersen, *De mémoire de femme*, Ottawa, L'Interligne, collection «BCF», 2002, 355 p.